

Dossier

← Maison de la Petite Enfance
Anne Frank
← Maison de Retraite
PRO B.T.P.

Après l'effacement des trois « œufs » qui structuraient jadis le Château blanc, les opérations de renouvellement urbain vont se poursuivre pour finir de requalifier le quartier.

PHOTO - A. C. C.

Les villes sortent-elles d'un œuf ?

Si l'on comprend le rôle de l'architecte dans la construction d'une maison, celui de l'urbaniste pour faire une ville reste plus flou. Y a-t-il une pensée sous l'acte technique du « faire ville » ?

Vu du ciel, le Château blanc a encore un peu la forme de trois œufs. Trois œufs dessinés par les périphériques Henri-Wallon, Maximilien-Robespierre et Jean-Macé. Trois œufs « pondus » dans les années 1960 par un urbanisme encore dominé par une idée développée dans les années 1930. Selon cette conception qui domina la reconstruction d'après-guerre sous le nom de Charte d'Athènes, une ville nouvelle se bâtirait sur l'articulation rationnelle des différentes fonctions qui la constituent. En bref, il y aurait des quartiers (ou « zones ») pour résider, d'autres destinés aux loisirs et d'autres encore dédiés au travail. Le tout relié par des autoroutes urbaines et des échangeurs dressés en pleine ville comme autant de plats de spaghettis à la sauce diesel... Les trois œufs du Château blanc étaient des

« restes » de cet urbanisme, à l'image de ces morceaux de tarte et de rôti qui traînent dans le frigo après un repas de famille. Des restes qu'au Château blanc le renouvellement urbain aura toutefois su digérer, au fil du renouvellement urbain, grâce à une recette favorisant davantage de mixité sociale et fonctionnelle.

Si les œufs demeurent perceptibles depuis le ciel, l'autoroute urbaine qui devait les articuler aux autres fonctions a quant à elle disparu. La rue de Felling est aujourd'hui recouverte de maisons, ultime étape d'un processus qui aura permis aux élus locaux de reprendre la main sur une planification urbaine jusque-là pensée et décidée d'en haut, à Paris.

« On a encore un peu cette vision d'une ville idéale bien rangée comme on voudrait que le soit une chambre, nuance néanmoins

Les coulisses de l'info

Alors que s'annoncent du 17 mai au 4 juin les assises urbaines à Saint-Étienne-du-Rouvray, la rédaction s'est creusé la tête pour essayer de trouver une définition claire et satisfaisante de ce qu'est l'« urbanisme », l'acte de « faire ville ». Il faut convenir que la réponse n'est pas simple...



Les « friches » urbaines sont aussi des espaces où se projettent les rêves et les espoirs de la ville de demain.

PHOTO : A. C. C.

Olivier Gosselin, directeur du Conseil en architecture, urbanisme et environnement de Seine-Maritime (CAUE). *On rêve d'une ville où tout est bien à sa place, mais c'est une vision artificielle, figée. On ne peut pas vivre dans un décor.* »

Pour le directeur du CAUE, une ville reste certes, « avant tout, au départ, un projet politique », mais elle doit également se méfier de sa tendance à vouloir toujours trouver des solutions techniques pour régler les désordres. « On pourrait imaginer de faire plus simple et plus frustré, avec moins d'aménagements, dit-il, laisser plus de liberté aux gens pour qu'ils puissent investir différemment les lieux qui ne peuvent de toute façon fonctionner que s'il y a de la diversité. »

Faire le vide

Car à trop « penser » la ville, le risque serait de la remplir d'intentions plus ou moins destinées à guider les gens dans l'usage qu'ils en ont. Comme l'indique Olivier Landes, géographe urbaniste, on pense souvent, à tort, la ville en termes de bâtiments et de circulations. « Mais ce qui fait ville, assure le géographe, c'est tout ce qui se passe dans le vide laissé entre les bâtiments. C'est la richesse de ce qui se produit dans ce vide qui fait ville. » Cette richesse est notamment le fruit de pratiques « privées » qui investissent l'espace public, explique Olivier Landes, comme de prendre un café en terrasse, jouer au foot dans la rue. « Notre ville idéale s'inspire du modèle méditerranéen, comme Naples, avec le linge aux fenêtres, où les espaces public et privé se rencontrent. Mais il y a une tendance à vouloir séparer le public du privé, surtout chez les promoteurs immobiliers qui veulent vendre des produits de type "gated communities" (résidence fermée). »

Une dose de désordre ?

La ville ne pourrait donc pas se faire sans la possibilité d'« accepter le désordre », comme le dit le directeur du CAUE. Accepter une dose de désordre pour permettre la rencontre du privé et du public, qui, seule, fait ville. L'architecte Stany Cambot appelle cependant à se méfier de toute pensée urbanistique, y compris lorsqu'elle se veut « cool », à l'image de celle développée par les métropoles au profit des « classes créatives », ces jeunes cadres connectés. Car pour le membre d'Échelle inconnue, ce groupe rouennais « de recherche et de création indiscipliné, [qui] travaille depuis 15 ans sur les formes atypiques d'habitats et sur la transformation de la ville », l'urbanisme reste avant tout « une maîtrise du territoire et de l'espace qui nous chante l'éternelle ritournelle du changement, destinée à nous faire croire qu'on a enfin trouvé la ville idéale ».

Dans un cadre politique où l'urbanisme est devenu une compétence de la métropole, la ritournelle serait en l'occurrence devenue celle « d'une mise en forme "participative", "verte" et "citoyenne" (le qualificatif varie en fonction du moment et des modes, note Stany Cambot), d'un discours qui éjecte l'individu, qui le partage entre personnes désirables et indésirables ».

L'architecte du groupe Échelle inconnue pointant au passage l'ironie de cet urbanisme qui rejeterait, en les désignant comme indésirables, ceux-là même qui en sont la cheville ouvrière... Et Stany Cambot de conclure : « L'urbanisme du XXI^e siècle n'est que la traduction dans la ville du consensus de Washington », faisant référence à l'expression créée en 1990 par l'économiste américain John Williamson pour désigner le « credo » libéral dont l'une des

dix grandes orientations est la réduction et la redéfinition des priorités en matière de dépenses publiques, en supprimant notamment les subventions aux personnes les plus vulnérables.

L'impensé « digital »

L'urbanisme ne semble donc pas exempt d'arrière-pensées idéologiques. Ses actes, à la croisée « de multiples actions menées par de multiples acteurs », comme l'explique Clément Delaître, ingénieur-paysagiste au CAUE, n'en restent pas moins complexes et difficiles à décrypter car « ils ne sont ni la conséquence d'un document d'urbanisme ni celle de l'habitant mais la somme de ces acteurs, auquel s'ajoute l'histoire des lieux ». Vision politique, usages des habitants, histoire des lieux... à cette complexité se joint une autre question de taille : la ville, forte de son passé et de son présent, peut-elle ou doit-elle interroger l'avenir ? La question se pose avec d'autant plus d'urgence que la révolution digitale frappe de plein fouet les places de village, les rues commerçantes. Cette révolution technologique servant souvent de prétexte à une disparition accélérée des bureaux de poste, des agences de services publics et bientôt des banques laisse çà et là des friches et des dents creuses dans le paysage urbain. Tels sont les premiers « œufs » cassés de l'omelette digitale en train de se faire dans nos villes... « Le digital est un impensé de l'urbanisme, reconnaît Clément Delaître, mais ce serait peut-être une erreur de le penser, de l'anticiper, car il faut, dans ce domaine, faire davantage du suivi que de l'anticipation. » En effet, qui sait même à quoi ressembleront nos smartphones dans un an ? Alors, de là à imaginer la ville qui sortira de l'« œuf » digital... ■